

Boulaq. Qui sait si ces coupes d'or qui sont sous nos yeux n'ont pas servi aux criminelles libations des Atrides? Si l'un de ces sceptres n'a pas été dans la main du roi des rois? Si ces bracelets n'ont pas été ceux qui pendirent aux bras de Clytemnestre infidèle, de ses deux filles Iphigénie et Électre, de Cassandre et des esclaves troyennes? En tout cas, ces casques, ces boucliers, ces lances, ont pris part aux guerres héroïques. Qui pourrait dire si ces plats de bronze ne furent pas à l'horrible festin où Atrée, pour punir l'incestueux Thyeste, lui fit manger la chair de ses propres fils? s'ils n'ont pas roulé à terre avec cette table que le malheureux père, selon les beaux vers d'Eschyle, renversa de son pied, tandis que se tordant il vomissait l'abominable nourriture? Y a-t-il parmi ces épées celle qu'Oreste brandissait devant sa mère scélérate? Je pense aux admirables vers que le grand tragique mettait sur les lèvres de Clytemnestre vainement suppliante :

Arrête, mon fils! Respecte, cher enfant,
Ce sein sur lequel tu t'endormis tant de fois,
Où tes lèvres suçaient le lait qui nourrit.

En les murmurant, je me reporte aux âges et aux scènes épouvantables dont ces objets-ci furent les contemporains. Il n'y manque que le fatal filet sous lequel Agamemnon fut enveloppé et massacré, « engin à bêtes fauves, linceul funéraire, lugubre couverture de baignoire, » comme

disait encore Eschyle. Quelques fragments d'étoffes à larges mailles, solidement tissées, en rappellent le souvenir. Et ces débris d'ossements eux-mêmes ne sont-ils pas ceux de l'affreuse famille? Les masques qui les recouvraient, et qu'on a retrouvés dans leurs tombeaux, n'étaient-ils pas les portraits effrayants de ces étranges criminels?

La salle des antiquités égyptiennes ne nous offre après cela, et surtout au retour d'un voyage en Égypte, aucun intérêt.

Éleusis.

Le chemin que suivait la fameuse théorie ou procession éleusiaque, le 14 de Boedromion (septembre-octobre), était à peu près celui-là même que nous venons de suivre en voiture. La route actuelle se détourne par intervalles de l'ancienne voie sacrée, mais ne la perd jamais de vue.

Nous sommes sortis par le Dipylum, et après avoir laissé à gauche les grands peupliers du Jardin botanique et traversé le bois d'oliviers et de pins qui ombrage le vallon desséché du Céphise, nous sommes engagés dans le *Défilé mystique*, entre les gorges du Corydalle. Chateaubriand prétendait qu'il fallait voir de là Athènes pour la juger sous son plus bel aspect. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce passage était la clef de l'Attique pour ceux

qui venaient du Péloponèse, et il a été jadis soigneusement fortifié. De nombreuses ruines en couronnent les sommets. On nous montre à gauche quelques débris du tombeau qu'Harpalus le Macédonien avait fait élever à la courtisane Pythionice. En Grèce, ces sortes de femmes, quand elles avaient autant d'esprit que de beauté, arrivaient à se faire une gloire à part. Pausanias dit que ce monument fut le plus beau de toute la contrée. En tout cas, il était le plus remarqué parmi ceux qui ornaient la voie Sacrée, où on en comptait pourtant beaucoup et des plus riches. M. Lenormant suppose que celui d'Anthémocrite fut au Dipylum. L'usine à gaz marque peut-être la place de celui de Sciros, un prophète venu de Dodone pendant la guerre d'Érechtée contre Éleusis. Céphissidore, Héliodore, Thémistocle le Jeune, petit-fils du sauveur de la Grèce; Nicoclès de Tarente, le plus célèbre instrumentiste de son temps; Phytalus, à qui Cérès, ainsi que le disait son épitaphe, fit présent de l'arbre qui porte les figues; Théodore, le grand tragédien de son temps, avaient leurs sépultures avant de passer les bifurcations du Céphise. Moins nombreux à mesure qu'on s'éloignait de la grande ville, ils n'en étaient souvent que plus soignés comme architecture, et près de celui de Pythionice, qu'il voulait éclipser, un Rhodien avait fait élever le sien avec une magnificence insensée. Des troupeaux de chèvres dorment ou paissent sur ces ruines éparses.

Le couvent de Daphné, où se fait notre halte, a été

bâti près d'un temple d'Apollon et avec ses débris. Les descendants de Céphale, citoyen d'Athènes exilé pour avoir tué sa femme Procrys, désiraient rentrer dans le pays de leurs aïeux. Apollon les y autorisa, mais à condition, disait l'oracle, qu'ils élèveraient au dieu un sanctuaire là où ils verraient fuir une galère à trois rangs de rames. Or ils rencontrèrent ici un grand lézard courant dans les broussailles, et leur imagination leur persuadant que c'était là la galère fugitive, ils bâtirent ce temple de Daphné. Ce que nous pouvons constater à chaque pas, c'est que les grands lézards abondent encore ici.

Dans la cour du couvent nous saluons un moine qui fait sa toilette au bord d'un puits. Pour nous accueillir plus solennellement, il s'empresse de délier ses cheveux noués sur l'occiput. Il vit seul ici avec un chat et quelques poules, mais il n'est pas voué à la solitude pour cela. Nous le retrouvons tout à l'heure installé au café où notre automédon reconforte ses chevaux. Tout schismatique qu'il est, il occupe la place des Bénédictins qui fondèrent ce monastère au XIII^e siècle. L'église est intéressante par ses peintures, ses mosaïques et quelques inscriptions tombales, dont l'une est celle de Guy, duc d'Athènes.

Les ruines que nous rencontrons une demi-heure après sur la route sont celles du temple de Vénus Philé. On voit, dans la roche à laquelle il était appuyé, des niches où l'on déposait des ex-voto et des inscriptions qui ne laissent pas de doute sur

l'identité du lieu. Dans les fouilles, on a retrouvé quelques colombes en marbre blanc. La voie sacrée est bien visible à notre droite. Nous atteignons ensuite les bords de la mer.

Le coup d'œil sur Salamine est ravissant. Les eaux argentées et presque immobiles de l'anse que nous contourrons nous rappellent celles du lac de Génézareth. Deux étangs, *Rheiti*, que nous traversons, sont ceux-là même dont la pêche était réservée aux prêtres de Cérès. Ils marquaient les limites des territoires d'Athènes et d'Éleusis. A voir la campagne presque inculte, on ne se douterait pas que nous sommes au pays où Cérès enseigna à semer le blé.

L'église de saint Zacharie, vers l'entrée du village, indique la place d'un temple élevé à Triptolème. Là fut trouvé le magnifique bas-relief que nous avons vu hier au Musée national. Éleusis (le lieu de l'arrivée de Cérès) n'est plus qu'un mauvais petit bourg: Je salue, en y entrant, le souvenir d'Eschyle, qui y est né, et, laissant là notre équipage, nous nous aventurons au milieu des ruines.

Deux dames sont installées sous de vastes parasols au bord du puits Callichoron. Veulent-elles y vénérer le souvenir des grecques illustres qui jadis chantaient ici et dansaient en l'honneur de Proserpine retrouvée et de Cérès, sa mère réjouie? Je ne le pense pas. Malgré les livres dont elles se sont entourées, elles paraissent fort embarrassées pour se reconnaître au milieu des blocs énormes que les récentes fouilles ont dégagés. Nous aurions

mauvaise grâce d'en être surpris, car nous-mêmes, après avoir tout examiné, depuis ces successions de Propylées extérieurs et intérieurs assez inexplicables, jusqu'à la *Pierre sans Rire* où jadis Cérès désolée se serait assise, à travers des plates-formes de niveau différent indiquant des enceintes diverses, après être monté jusqu'à la chapelle de la Vierge sur la colline pour dominer ce vaste champ de ruines, nous sommes tout aussi incapables de nous faire une idée un peu nette de l'ancien temple qui, d'après Strabon, fut le plus grand de toute la Grèce. Il avait été bâti sur les dessins d'Ictinus, l'architecte du Parthénon. Sous Démétrius de Phalères, on l'agrandit d'un portique dont nous retrouvons la trace au midi. Il porte le nom de Philon son constructeur. La grande salle d'initiation a été aussi retrouvée, grâce à la série encore visible des gradins sur lesquels on s'asseyait¹.

Mais, quelle que fût sa forme et même sa place exacte, nous sommes bien sur les ruines du fameux sanctuaire où tant d'hommes illustres de tous pays vinrent se faire initier à ces mystères de la bonne Déesse, peut-être aussi anciens en Grèce que l'humanité. Les grandes fêtes d'Éleusis duraient dix jours, et divers incidents en marquaient les phases particulières. Ainsi le premier jour ceux qui, déjà initiés aux petits mystères sur les bords de l'Ilissus, voulaient être

¹ La jolie restauration de l'enceinte sacrée par M. Blavette, qu'on a pu voir à l'Exposition, est tout au plus une ingénieuse hypothèse.

initiés aux grands, se réunissaient pour se préparer. Le lendemain ils allaient se purifier au bord de la mer en criant : *Aladé Mystai!* Le troisième jour on jeûnait en souvenir du chagrin de Cérès cherchant sa fille Proserpine, enlevée par Pluton. Le quatrième, on offrait des victimes aux deux déesses. Le cinquième était le jour des Torches. Les initiés, deux à deux, un flambeau à la main, précédés par le *Daduchos* ou grand Céroféraire, venaient solennellement jusqu'au temple, où, perdant tout à coup leur gravité, ils se livraient à des évolutions rapides en se transmettant leurs flambeaux de l'un à l'autre pour rappeler, disait-on, la course de Cérès, qui, une torche à la main, avait cherché sa fille dans le monde entier. Le sixième jour était celui où la statue d'Iacchus, tenant aussi son flambeau, était conduite d'Athènes à Éleusis. Les initiés, avec des thyrses et des couronnes de myrte, la suivaient en dansant et en chantant des péans, à travers les invocations répétées : « Iacché! Iacché! » Le septième, ils s'en retournaient à Athènes en faisant des haltes obligatoires au *Saint Figuier* et au Pont du Céphise, où la foule venait les attendre pour échanger avec eux les plus piquantes railleries. C'était la fameuse scène du *Ghefurismos*. Le huitième jour, dit les *Épidauries*, mêlait aux fêtes de Cérès le souvenir d'Esculape, dieu d'Épidaure. Le neuvième, *Plèmochoai* (les Vases d'argile), l'initié, tenant deux plats de terre remplis de vin, en versait le contenu moitié au lever et moitié au coucher du soleil. Il regardait tour à tour la terre

et le ciel en disant : *Uié, Tokuié!* Quelques jeux, où le prix du vainqueur était une mesure d'orge recueillie dans les champs de Cérès et des courses de taureaux complétaient ces fêtes des Grands Mystères, qui ne revenaient que tous les cinq ans, tandis que celles des Petits se renouvelaient à chaque printemps.

C'est sous l'un de ces portiques entièrement détruits que se passèrent ces scènes étranges auxquelles les sages de l'antiquité ne dédaignèrent pas de prendre part. Un des griefs imputés à Socrate fut de n'avoir pas fait comme eux. C'était la nuit du sixième jour qu'avait lieu l'*Epoptèia* ou la Pleine Vision. Sous peine de mort, nul ne pouvait y prendre part s'il n'était initié. Dans le péristyle du temple, et debout sur les peaux des victimes immolées, chacun renouvelait le serment du secret qu'il avait déjà prononcé lors de son initiation aux petits mystères. A un signal convenu, tous se revêtaient ensuite de peaux de faons et s'adressaient de mutuels souhaits de bonheur, en attendant la grande vision. La première heure était terrible. La terre semblait mugir dans ses profondeurs. Les vastes souterrains que nous avons vus tout à l'heure n'étaient pas inutiles pour obtenir ces grands effets. Les éclairs brillaient au milieu des plus épaisses ténèbres. On entendait des roulements de tonnerre, tandis que, poussant d'effrayantes clameurs, la douleur, la pauvreté, les soucis, les maladies, la mort se montraient de toutes parts sous la forme de hideux fantômes.

L'hiérophante, d'une voix formidable, expliquait ces apparitions. On entendait alors les gémissements des méchants dans l'éternelle douleur. Quand l'effroi était à son comble, les portes du temple inondé de vives lumières s'ouvraient tout à coup, et l'hiérophante, vêtu d'une robe précieuse, les cheveux flottants, un diadème sur la tête, s'avancait pour introduire solennellement dans le sanctuaire, au milieu de chants suaves, tous les initiés couronnés de myrte. Que se passait-il dans ces âmes ainsi transportées subitement de l'extrême frayeur au subit enivrement des yeux et des oreilles? On appelait leur état *autopsia*, l'intuition, et on pense qu'elles entrevoyaient les merveilles de la vie future.

Au fond, il n'est pas douteux que les mystères d'Éleusis avaient trouvé leur raison d'être dans une inspiration religieuse plus élevée que le paganisme vulgaire, et on a supposé à bon droit que leur institution remontait à une époque antérieure à la mythologie, et où l'homme n'avait pas encore perdu tout souvenir de la révélation primitive: Les mystères d'Éleusis, par cela seul qu'ils cherchaient à saisir la vie morale des initiés, différaient totalement de la religion vulgaire et officielle. L'hiérophante exhortait chacun à réprimer toute passion violente, à devenir bon et à préférer la lumière de la vérité aux ténèbres de l'erreur. Est-il vrai qu'il enseignât l'existence d'un Dieu unique, principe de toutes choses, que nul ne peut voir et qui voit tout? On pourrait le croire d'après une poésie d'Orphée qu'au témoi-

gnage des Pères de l'Église on chantait au début de l'initiation, et dont voici les premiers vers :

Je chante pour qui a droit d'entendre.
Dehors les profanes qui détestent les saintes lois,
Dictées à tous par le Dieu créateur ¹!

Le dogme de l'unité de Dieu aurait été le secret qu'il ne fallait pas divulguer. Au-dessous de ce Dieu unique et seul véritable, les autres, adorés par la multitude ignorante, demeuraient de simples ministres, de purs génies réglant, d'après ses ordres, les mouvements de l'univers, quand ils n'étaient pas rien que des hommes dont on vénérât les tombeaux. La récompense des bons et le châtement des méchants dans la vie future faisaient partie de cette dogmatique mystérieuse qui, au dire de Cicéron, avait répandu l'esprit d'union et d'humanité partout où les Athéniens l'avaient introduite, et à laquelle, après les philosophes païens, saint Augustin lui-même n'a pas craint de rendre hommage ². Platon supposait, comme tous les grands esprits de l'antiquité, que les initiés devaient vivre plus tard au sein de la divinité « dans la lumière pure », ainsi que le chantait Pindare, tandis que les autres resteraient dans l'éternelle nuit. La robe qu'on avait

¹ Eusèbe, *Prép. Evang.*, liv. XIII, c. XII. Voir saint Justin, *Exh. ad. Græc.*, et encore *De Monarch.*; Tatien, *Orat. ad Græc.*; Athenagore, *Legat. pro Christ.*; Clément d'Alexandrie, *Exhort. ad. gent.*

² *De Trinit.*, IV, 10.

revêtue le jour de l'initiation devenait sacrée. On la portait jusqu'au dernier lambeau, qu'on allait enfin suspendre en ex-voto dans quelque temple, à moins qu'on ne préférât en faire des langes pour envelopper les nouveau-nés de la famille.

Je crie à M. Vigouroux : *Konx, Ompax!* C'était la formule, empruntée à la langue égyptienne ou phénicienne, — les savants sont partagés là-dessus, — par laquelle on congédiait l'assemblée aux Grands Mystères. Il est temps de partir. Nous descendons les immenses gradins taillés au flanc de la colline, où prenaient place les initiés et peut-être aussi les simples spectateurs venus à la fête. Ces escaliers firent certainement partie du *Sèkos*, l'enceinte mystique bâtie par Ictinus¹. Un moment nous nous asseyons sur la *Pierre sans Rire* (*πέτρα ἄγελαστος*) et nous donnons à la pauvre vieille humanité un souvenir compatissant. Quel usage ces âmes inquiètes et affamées de vérité, qui venaient chercher ici d'insignifiantes consolations, n'eussent-elles pas fait de la pleine lumière où nous vivons, et qu'ils sont insensés les sages modernes qui la dédaignent, vivant comme si elle n'avait jamais lui, ou même dépensant leurs plus puissants efforts à la supprimer pour nous rejeter dans les ténèbres du scepticisme! Sous le poids de ces pensées, qui attristent nos âmes, nous rentrons à Athènes. L'Acropole est splendide aux pâles et poétiques lueurs du soleil couchant. Hélas ! il faut partir demain.

¹ Strabon, liv. IX, 12.

D'Athènes à Corinthe.

Paul, quittant Athènes, se rendit à Corinthe par mer. C'était le chemin le plus court. La route de terre lui aurait pris vingt-quatre heures de marche. Qui eût soupçonné alors que la vapeur, dévorant l'espace, réduirait un jour ce voyage à quatre heures de temps? Les braves Lacédémoniens auraient souri et seraient restés fort incrédules si on leur avait prophétisé que vingt-trois siècles plus tard chacun pourrait sans fatigue, et tout assis comme nous dans un fauteuil, traverser le Péloponèse autrement vite que Phidippide, le fameux coureur qui, en moins de deux jours, fit deux cent quarante kilomètres pour leur annoncer le débarquement des Perses à Marathon. Sans compter que le fil télégraphique suit ici parallèlement la vapeur comme pour l'humilier, en lui rappelant qu'elle a été dépassée, et que l'étincelle électrique est déjà arrivée au terme du voyage quand elle-même est à peine partie.

Après avoir salué Athènes une dernière fois, nous sommes donc emportés par la locomotive qui foule en sifflant l'antique voie Sacrée, côtoie les tombeaux, et dans sa rapidité semble faire fi des plus grands souvenirs. « Éleusis! » crie une voix nasillarde, et, en effet, nous avons atteint cette première station. Nous saluons au sommet

de l'Acropole, où nous étions hier soir, les souvenirs français qui se rattachent à sa tour du XIII^e siècle. Bientôt, à notre droite, se dessinent les hauteurs boisées du Cithéron, où Œdipe, les pieds percés et liés, fut exposé par son père Laïus, roi de Thèbes. Là se passèrent les scènes dramatiques d'Actéon mis en pièces par ses chiens; de Penthée écharpé par les Bacchantes, qui l'avaient aperçu sur l'arbre d'où il cherchait à surprendre le secret de leurs mystères. Puis la plaine se couvre d'oliviers. On crie : « Mégares ! » avec arrêt important. Nous en profitons pour voir de près la population, qu'une fête groupe autour de la station. Jamais plus belle exposition de bonnets rouges, de fustanelles immaculées, de vestes d'or. Ces fiers pallicares à la grande moustache retroussée, au col rabattu sans cravate, à la taille mince et comme enserrée dans un corset, aux guêtres montant au-dessus du genou, aux babouches ornées à leur pointe de pittoresques pompons, grands, secs, nerveux, sont donc les fils de ces Mégariens belliqueux qui eurent une belle part dans l'histoire glorieuse de la Grèce. Ils se promènent encore armés jusqu'aux dents, et leurs ceintures regorgent de pistolets et de poignards; c'est une partie intégrante de leur toilette. Toutefois ils n'en sont pas moins rieurs que leurs pères, et cette foule bruyante se divertit follement. Les femmes sont aussi richement vêtues que leurs maris.

Quant à la ville, échelonnée sur deux collines, et plus particulièrement sur celle qui est au cou-

chant, elle se présente sous l'aspect le plus gracieux. Des cafés très appréciés, paraît-il, environnent la gare. De longs murs réunissaient jadis la cité au port de Nisé. C'est d'ici qu'il faudrait aller visiter, dans l'île de Salamine, le fameux couvent de Phanéroumeni. De Mégares fut le philosophe Euclide, qui, prenant un habit de femme, allait, au péril de sa vie, écouter à Athènes les leçons de Socrate au plus fort même de la guerre du Péloponèse. Il fonda dans sa patrie l'école éristique, où le mérite des disciples consistait à user de toutes les armes de la dialectique pour disputer toujours et ne céder jamais. Les contours qu'exécute la voie ferrée le long de la mer nous rappellent le chemin de la Corniche entre la France et l'Italie. Les eaux du golfe, à peine émues, se heurtent doucement en vagues timides contre les rochers du rivage. Des montagnes de pierre grise, des oliviers et des amandiers plantés çà et là transforment le pays en une série de sites analogues à ceux qu'on voit dans nos Alpes-Maritimes. Comme hier, le golfe paisible d'Égine nous produit l'effet d'un grand lac.

Kalamaki et Isthmia, que nous atteignons, sont des villages modernes qui ont remplacé l'antique Schoenos, un des trois ports de Corinthe. Tout un monde d'ouvriers s'y est fixé pour travailler au percement de l'isthme. Les bateaux du Pirée touchent régulièrement à Kalamaki.

Du wagon nous apercevons aisément les deux mers. Le moment de leur réunion est proche. La

trace de l'antique chemin glissant (*Diolcos*), qui servait aux anciens pour transporter les navires d'un golfe à l'autre, est encore visible au point où la montagne rocheuse qui unit le Péloponèse à la Grèce du nord s'abaisse sensiblement. Les collines ondulent avec grâce, et le paysage ressemble à une de ces cartes en relief que l'on voit au musée du Louvre dans la section des villes maritimes de France. Quelques pins projettent seuls leurs ombres noires sur ce calcaire fauve, sans en rompre suffisamment la monotonie, et nous sommes à Corinthe.

A la gare, quelques ouvriers italiens nous servent d'interprètes auprès de cochers qui se montrent fort exigeants. Enfin on nous installe dans un petit hôtel où, faute de mieux, nous trouvons chez le patron une bonne volonté parfaite. La ville, toute nouvelle, n'offre d'ailleurs aucun intérêt. La plage nous y rappelle celle d'Alexandrette, mais les trains étant plus exacts que les bateaux, je sais bien que nous n'y resterons pas si longtemps. Les fièvres sont ici à l'état endémique, comme dans le golfe d'Issus.

Ancienne Corinthe.

Une mauvaise voiture nous a conduits à l'ancienne Corinthe. C'est un site biblique que j'avais désiré voir et qui, malgré sa complète dévastation, mérite d'être vu. Rien ne peut traduire l'impression de religieuse tristesse qu'on éprouve en présence de l'immense rocher auquel la grande ville fut adossée, à l'entrée de la plaine déserte où la sombre montagne à pic, conservant à son sommet, élevé de cinq cent soixante-quinze mètres, quelques débris de fortifications, promène chaque jour sa grande ombre d'une mer à l'autre sur les ruines d'une royauté évanouie :

... et alterna geminum mare protegit umbra.

Le paysage est encore plus grandiose ici qu'à Antioche, parce qu'il s'ouvre largement sur la mer, et que le pic à double sommet qui en fait le fond semble, en s'isolant des monts de l'Argolide, atteindre de plus imposantes proportions. Tite-Live disait de l'acropole de Corinthe : *Arx in immanem altitudinem edita*. On éprouve, en s'en rapprochant, cette impression de vague terreur